

taient rendus à la rencontre du roi des Français jusqu'à Portsmouth, lieu de son débarquement.

De brillantes fêtes célébrèrent le séjour de Louis-Philippe à Windsor, où il reçut pendant plusieurs jours, avec l'affabilité qui lui était propre, les hommages d'une nombreuse population. Il fut décoré, le 11 octobre, de l'ordre de la Jarretière, dans un splendide appareil, dont les formes quelque peu féodales provoquèrent en France des rapprochements assez piquants avec l'origine populaire du trône auquel était décerné cet honneur. Le lendemain, la corporation de Londres, composée de quarante-cinq personnes, ayant à sa tête le lord-maire, vint saluer Louis-Philippe, qui répondit en anglais à l'Adresse du chef de la cité. Le roi quitta Windsor le 15 octobre, au milieu des témoignages de sympathie de toutes les classes du peuple britannique. Un bal somptueux avait été offert par la ville de Portsmouth, pendant son séjour à Windsor, aux officiers de notre marine, dans l'hôtel de Royal-Naval-College, et la reine Victoria vint en personne recevoir à bord de notre escadre les hommages des marins qui la montaient. Ces démonstrations flatteuses, dont la suite n'a que trop prouvé la fragilité, firent en France peu d'illusion à l'opinion publique. Le parti légitimiste, comparant le voyage de Louis-Philippe à Windsor avec celui du comte de Chambord à Londres, remarqua que le jeune prince *n'était allé chercher en Angleterre que des Français*, et l'opposition libérale compléta le parallèle en énumérant avec une amère complaisance les témoignages de sympathie que le roi-citoyen avait reçus des éternels ennemis de la grandeur et de la prospérité de la France. De ce côté du détroit, l'alliance anglaise ne fut pas plus populaire après qu'avant le voyage de Windsor, et ce fut en vain que la France attendit de ce rapprochement entre les deux souverains quelque modification à la politique égoïste et ma-